



Faut-il toujours guérir de nos blessures ?

THEME : **LE PARDON**

28/02/2004 - n°1363

Reportages et enquêtes

La "guérison intérieure" est à la mode. Mais toutes nos blessures psychiques et spirituelles peuvent-elles être pansées ? Philippe Madre* exerce depuis vingt ans un ministère de guérison dans le monde entier. Il livre ici de son expérience, tout en évoquant une blessure destructrice de l'identité humaine qui frappe de plus en plus de contemporains : la blessure de vie (1).

Luc Adrian

On parle beaucoup aujourd'hui de "guérison des blessures". Peut-on échapper à la blessure ?

Non, nous sommes tous plus ou moins égratignés ! La question que je me pose actuellement est : faut-il toujours guérir de nos blessures ? L'essentiel est d'en prendre conscience un jour. Mais faut-il en être soulagé complètement ?

Pour certaines personnes, oui, bien sûr, le poids est trop lourd. De profondes blessures ont engendré un accablement, une sorte de tombeau intérieur, et des réactions de défense très lourdes. Mais pour d'autres, j'en suis moins certain... N'est-ce pas l'"écharde dans la chair" de saint Paul ? Et ce "point d'orgueil" dont parlait un vieux moine du mont Athos : un lieu de ma vie où je suis certes blessé, mais où je me suis durci en réaction ? Spirituellement parlant, si je sais la vivre comme un appel à l'humilité et à la confiance en Dieu, cette souffrance peut devenir un chemin de sainteté.

De multiples "chemins de guérison" sont proposés aujourd'hui. Qu'en pensez-vous ?

Toute démarche qui aide à faire la vérité sur soi-même tout en se plaçant de manière juste face au Seigneur me paraît bienfaisante. Ce qui me gêne dans certaines propositions actuelles, c'est, d'une part, l'insuffisance de formation des accompagnateurs, qui ont à recevoir des détresses psychologiques souvent très lourdes ; d'autre part, le détournement de certains charismes ou certaines pratiques à des fins "thérapeutiques" ; enfin et surtout, c'est la "course au diagnostic", la recherche de la blessure à tout prix.

Ne voir la guérison intérieure que sous cet angle ressemble à l'image du serpent qui se mord la queue : une fois qu'on a commencé, on a envie de continuer, au risque de négliger la croissance spirituelle... Sur-tout, dès que des difficultés surgissent. Car la guérison intérieure n'est pas le fruit d'un tour de passe-passe : il peut y avoir des résurgences, des tentations, des rechutes... pas toujours simples à "gérer".

La guérison risque de devenir un but en soi ?

Or, le Christ, dans les Evangiles, ne guérit jamais pour guérir. Il guérit pour attirer en son amour, interpeller, susciter un témoignage, être davantage accueilli... Il guérit pour se révéler, pour évangéliser, pour manifester sa Parole par des signes, pour aller chercher une "âme perdue" quelque part.

La guérison intérieure est une grâce donnée par Dieu à un homme, à une femme ou à une communauté. Ce charisme impose une vigilance incessante pour ne pas être utilisé pour nos désirs de vaine gloire, pour servir nos volontés de succès thérapeutiques, ou à des fins plus subtiles. Or, j'assiste de plus en plus à de tels "détournements".

Comment choisir un lieu de "guérison intérieure" authentique ?

Surtout pas en regardant ses fruits ! Je veux dire : les fruits apparents et immédiats. Une paix intérieure transitoire, un bien-être psychologique, une sérénité passagère, ne me paraissent pas être des critères de choix suffisants. Car les fruits auxquels on doit juger l'arbre ne sont pas seulement ceux qui durent dans le temps, mais ceux qui sont de l'ordre du Royaume : une authentique conversion, un retournement vers Dieu, un enracinement dans une vie de baptisé, une remise en ordre de son existence...

Le fruit authentique n'est pas de se sentir mieux mais de "se ressaisir de sa vie", selon l'expression de Maurice Zundel, pour la donner à Dieu et aux autres.

De nombreux parcours de guérison insistent sur les blessures très précoces. A votre avis, peut-on être blessé dans le sein maternel ?

Oui, je le crois. Mais cela peut être compris - et donc analysé - de diverses manières. Soyons donc prudent dans l'interprétation. Je peux, d'une manière pragmatique, observer que tel événement survenu quand j'avais 3 mois dans le ventre de ma mère est susceptible d'expliquer tel trouble dont je souffre, adulte. Soit. Mais la perception du traumatisme me paraît délicate à apprécier - en tout cas, tant qu'il n'y a pas de capacité, ni de formation minimale du psychisme, pour appréhender certains facteurs traumatisants.

Par ailleurs, je suis frappé par la "capacité de relecture" qu'a un enfant, très vite après sa naissance. Très tôt, un enfant perçoit, par diverses expressions du père ou de la mère, s'il a été - ou non - désiré et accueilli.

Vous voulez dire qu'il n'a pas forcément été blessé, mais qu'il l'interprète comme tel ?

C'est simple : toute histoire blessée peut être relue en terme de "cause blessante" dans le sein maternel ! Prétendre expliquer tous les mal-être de l'adulte en les faisant remonter aux trois premiers mois de gestation, et même à l'acte conjugal procréateur, me paraît être de la pure interprétation. Cela risque d'ouvrir la personne à certaines illusions et à d'inutiles suspicions.

Très souvent, ce qui est vu comme une blessure est en fait relu comme tel par l'enfant ou l'adulte qui projette - ou qu'on aide à projeter - sur un moment de la gestation. C'est un prisme unique, simpliste et déresponsabilisant. La vraie guérison intérieure suppose plutôt une ouverture responsable à l'activité thérapeutique - et sanctifiante - du Christ dans la personne.

La guérison ne suppose-t-elle pas l'identification de la cause du traumatisme ?

L'important dans la guérison intérieure, c'est le travail de l'Esprit de Vérité : ce qu'on pourrait rapprocher en psychologie de la "prise de conscience". Si je suis dans le mal-être, l'important n'est pas d'abord de trouver la cause - telle circonstance quand j'avais 3 mois, par exemple -, mais la prise de conscience

objectivée, vérifiée, de ce dont je suis porteur en terme de réaction personnelle, émotionnelle profonde, à des circonstances blessantes passées.

Par exemple ?

Un jeune médecin souffre de névrose obsessionnelle : il est obsédé par le risque de la faute professionnelle depuis une dizaine d'années, ce qui le paralyse. Au fil des entretiens, nous cherchons la source de la névrose. Des blessures, nous en trouvons partout : dans le sein maternel (sa mère l'a attendu dans l'angoisse) ; dans la petite enfance (le père trop autoritaire l'a traumatisé de 2 à 5 ans) ; la grande enfance (un éducateur l'a violemment battu à 7 ans), etc.

L'important a été de l'amener, avec un accompagnement spécifique, à prendre conscience non de tout ce qui avait pu le blesser, mais de ce qui voulait "remonter à la surface". Or, c'était une haine profonde contre sa mère. Non seulement il n'en avait absolument pas conscience, mais il vénérât sa mère ! Il a réalisé, en quinze jours, que la haine était une réaction cachée à l'une, voire plusieurs, de ces blessures. Coup de tonnerre dans sa vie ! C'était le lieu de son histoire que le Seigneur voulait visiter ; cet homme avait à vivre là un acte responsable dans le domaine de la réconciliation et du pardon. La haine est tombée... Il a été guéri en trois mois d'une névrose difficilement soignable au plan psychiatrique.

Cette haine ne s'ancrait-elle pas dans une blessure précise ?

Psychologiquement, nous aurions pu trouver plusieurs circonstances traumatisantes, avant ou après la naissance, qui auraient expliqué, de façon déductive, la construction de cette haine. L'important n'était pas cette recherche de la blessure originelle, mais la prise de conscience de ce sentiment caché qui faisait pourtant partie intégrante de sa vie.

Autant je crois qu'on peut être blessé dans le sein maternel et qu'on peut être guéri - la miséricorde de Dieu est re-créatrice -, autant je suis prudent quant aux "méthodes" de guérison, lorsqu'elles enferment l'homme et son cheminement sur des rails. On risque de violer un certain mystère de l'homme pour tout faire entrer dans un cadre obligatoire de schémas thérapeutiques. C'est une tentation et un piège que de vouloir ériger un chemin de guérison en méthode systématique, en "école de guérison".

Y a-t-il pour les parents une façon d'éviter de blesser précocement leur enfant ?

Le déploiement harmonieux de la vie humaine, dès sa conception, s'inscrit au cœur d'une relation d'amour. Le fait que ce petit d'homme est en vie le rend absolument en nécessité d'amour. Comme le soulignait le Père Thomas Philippe, l'enfant a une conscience d'amour bien avant sa naissance. Il est hyper réceptif au climat d'amour ou de non-amour qui l'entoure. Mais cela ne veut pas dire forcément qu'il en est blessé...

A partir de quel stade l'embryon est-il fiablement réceptif ?

Je n'en sais rien. Mais pas de panique ! Ce n'est pas parce qu'il y aura un accrochage entre ses parents, ou même que cet amour parental se sera un temps altéré ou refroidi, que la blessure va s'ouvrir automatiquement. Il ne faut pas être pessimiste, ni manichéen.

S'il est vrai que l'enfant est psychologiquement sensible - à partir seulement d'un certain stade de développement - à l'angoisse de la mère puisqu'elle est véhiculée par des facteurs neurochimiques, le contact du corps, même embryonnaire, de l'enfant, avec le corps maternel, est ce qu'il y a de plus important dans la vie de l'enfant dans le sein maternel. En lui-même, ce "corps à corps" est thérapeutique. La nature est merveilleusement bien faite.

Certains auteurs soutiennent qu'une relation sexuelle qui n'est pas pleinement consentante provoque une "blessure de néant"...

Je remarque d'abord que l'acte d'amour duquel jaillit la vie humaine est une étreinte des corps, et non la rencontre de deux psychismes ! Il convient de ne pas trop "psychologiser" cette dimension très incarnée de l'amour.

Imaginons la situation d'une femme "violée" par son mari. Je crois que l'événement lui-même portera préjudice à l'enfant surtout en fonction de ce qu'il en percevra, à partir d'un certain âge, du regard de sa mère sur lui. Si cette femme, quinze jours après cette agression, vit une réconciliation avec son mari, elle considérera son enfant avec un tout autre regard que si la rancœur perdure. C'est ce regard de consentement ou de non-consentement que l'enfant, hypersensible, va saisir, très tôt dans sa vie, et qui peut être déterminant dans son développement.

Les enfants adoptés sont souvent plus difficiles que les autres. Cela ne prouve-t-il pas que les blessures dans le sein maternel sont bien réelles ?

Je ne prétends pas le contraire. Mais si une femme - ou un couple - reçoit ce petit enfant qu'elle vient d'adopter quasiment à la naissance comme son propre enfant, dans la joie, il y aura généralement moins de problèmes que si elle le regarde avec déception, méfiance ou regret.

Les traumatismes sont ceux que l'enfant fait sien quand il est en âge de pouvoir le faire et donc de réagir. Un enfant de moins de 6 mois n'a sans doute pas les moyens psychiques de commencer à haïr la mère qui le refuse. Mais à partir de 18-24 mois, il en a les moyens s'il pressent ou devine ce refus.

Des femmes enceintes se culpabilisent d'être angoissées ou d'avoir accueilli l'annonce de leur grossesse comme une mauvaise nouvelle, parce qu'elles étaient paniquées. Qu'elles se rassurent ! Cela n'aura aucun impact sur la santé et l'équilibre futur de leur enfant, sauf si elles se créent une culpabilité durable : "Je n'ai pas été capable de bien l'accueillir dès les premiers instants, c'est foutu, je suis une mauvaise mère et je le serai toujours !" Non ! Grandissez dans l'amour mutuel, et ne vous culpabilisez pas pour ce qui n'en vaut pas la peine.

Un enfant peut être blessé, c'est vrai, par des choses qui échappent aux parents et dont ils ne sont pas responsables. Mais plus un enfant naît et grandit au cœur d'une relation d'amour qui perdure, plus il est vacciné contre la blessure grave et dégradante, plus il s'épanouit de façon équilibrée.

Vous avez développé dans votre récent livre la notion de "blessure de vie" (1), et vous lancez une formation à l'accompagnement pour cette blessure spécifique (lire l'encadré «Une école par correspondance pour "l'accompagnement de vie"»). Est-ce un nouveau concept ?

Disons : une nouvelle manière d'approcher certaines blessures profondes. Cette conviction s'est développée au fil de notre expérience d'accompagnement des personnes ayant vécu des traumatismes liés à la vie (avortements, incestes, viols...) au sein de l'association Mère de Miséricorde. La blessure de vie n'est pas localisable, ni "émotionnellement quantifiable" comme l'est une blessure psychique. Elle touche à la dimension spirituelle de l'homme.

Elle implique, à un moment donné de l'histoire de la personne, un certain "choix de mort", en tout cas un "choix de non-vie", c'est-à-dire un refus inconscient de vivre selon son identité réelle à cause d'une circonstance traumatisante touchant directement la conscience d'identité, parfois à travers diverses zones psychiques.

Cette blessure de vie a des conséquences redoutables de contre-identité : suicides, troubles sexuels graves, troubles affectifs profonds, troubles d'identité sexuée...

Des troubles d'identité sexuée... ?

Il y a des homosexualités qui sont uniquement psychiques, qui découlent d'une erreur de développement ou d'un choix personnel ; il y en a aussi qui ne sont pas d'abord d'ordre psychique, qui sont liées à une atteinte identitaire provoquée par un événement passé, qui a suscité des troubles non résolubles au plan psychologique.

On peut avoir une blessure de vie sans séquelles psychologiques ?

Oui, dans certains cas de figure. Nous accueillons par exemple des prostituées dans une de nos maisons de Manille : sous leur masque aguichant et derrière leur sourire, se cachent souvent des désespoirs mortifères. Or, elles n'ont pas de problèmes "psy", elles ne traversent pas de dépression... mais c'est pire : elles sont intimement convaincues que leur vie ne vaut rien, qu'elles ne valent rien... et c'est souvent ce qui motive leur choix de vivre en tant que prostituée.

C'est un exemple de ce qu'on appelle une contre-identité, c'est-à-dire le développement d'un pan d'existence déséquilibré ou d'un comportement autodégradant (au plan de sa dignité propre), en contradiction avec ce que la personne aurait dû devenir selon son identité réelle.

Pensez-vous qu'on puisse faire un tel choix dans le sein maternel ?

Non. Mais je suis convaincu que dès l'âge de 3-4 ans, on a en soi la possibilité de refuser la vie dans un pan plus ou moins large de son existence. Ce choix de mort, en revanche, a pu être préparé, disposé par des blessures dans le sein maternel.

Comment l'accompagnateur peut-il repérer une blessure de vie ?

Par la convergence de trois critères : la désespérance du sujet sur lui-même par un non-sens radical d'une dimension importante de l'existence, si ce n'est de la totalité de celle-ci : "Je ne vaud plus rien, pourquoi s'intéresser à moi ? Je suis fini" ; une solitude maligne, un enfermement morbide, qui peut s'exprimer par ce cri silencieux : "Personne ne peut rien faire pour moi et je ne peux rien faire pour les autres" ; enfin, l'adoption involontaire d'une contre-identité partielle : "Ce n'est pas ce que je voudrais être, mais cela s'impose à moi".

Peut-on guérir de cette blessure de vie ?

Non. Du moins elle ne peut pas guérir entièrement, même si la plupart de ses symptômes psychologiques - voire physiques - peuvent disparaître progressivement. Parce que la blessure de vie n'appelle pas d'abord la guérison, au sens communément entendu aujourd'hui. Quand vous avez été violée durant dix ans par votre père lorsque vous étiez enfant, vous ne pouvez pas guérir, parce que Dieu ne veut pas vous rendre amnésique... Mais vous pouvez décider, avec le soutien d'un accompagnement spécifique, de "re-vivre", alors que le traumatisme avait brisé en vous une certaine soif de vivre et de porter du fruit.

La blessure de vie appelle la vie, un surcroît de vie, un déploiement de vie parfois plus intense que si la blessure n'avait pas existé ! C'est un scandale pour l'intelligence contemporaine, car ici s'ouvre le mystère de la miséricorde qu'aucune ressource humaine ne peut appréhender.

Ici se manifeste la puissance de résurrection du Christ, à travers ce scandale des scandales qu'est le mystère de la Croix.

(1) La blessure de la vie - Renaître à son identité, éd. des Béatitudes, 254 p., 9,9 euros.

Besoin de guérison

"Derrière un optimisme de façade qui épouse les discours de l'utopie du Nouvel Age, l'humanité de ce début de millénaire a la conscience aiguë d'être "malade" ou du moins d'avoir besoin de "guérison". Le fait d'être malade implique la guérison, mais parler de guérison est moins traumatisant pour décrire la même réalité, à savoir le sentiment d'avoir perdu la santé." Père Joseph-Marie Verlinde

(Extrait de son récent Parcours de guérison intérieure, Presses de la Renaissance.)

Christ sauveur ou guérisseur ?

"Le Christ n'a pas sauvé le monde en guérissant les gens, Il les a sauvés par sa mort sur la Croix. C'est en sachant supporter la souffrance et la croix que nous participons avec le Christ au Salut du monde, pas en guérissant les gens.

"Ce que j'attends, ce ne sont pas les guérisons, mais les conversions qui en sont les fruits." Père Raymond Halter

Une école par correspondance pour "l'accompagnement de vie"

Le Dr Philippe Madre lance pour les professionnels de la santé et les accompagnateurs de malades une école de formation à l'accompagnement de vie (l'Efav).

Son objectif : développer une aptitude personnelle à accompagner la souffrance, approfondir un discernement, et acquérir des bases de connaissances spirituelles, éthiques, et humaines nécessaires à la pratique de l'accompagnement de vie.

Celui-ci est proposé à une personne blessée dans son identité ou souffrant d'un "non-sens intime" de sa propre vie afin de lui permettre de "renaître à son identité". L'origine d'une souffrance de ce type peut être : séquelles d'IVG (syndrome post-abortif), séquelles d'inceste ou autres maltraitances, troubles liés à une carence aiguë de paternité, dépression noogène, etc.

Cette formation se fait par correspondance (télé-enseignement), sur huit modules mensuels, comprenant une conférence abordant les aspects philosophiques, éthiques, sociologiques et professionnels de l'accompagnement des personnes souffrantes, plusieurs travaux dirigés (à renvoyer pour analyse et correction) et un suivi individuel (courrier postal ou électronique).

Renseignements sur l'Efav : MMC-Mission, 1, rue Notre-Dame, 81170 Cordes-sur-Ciel
(mmc.cordes@free.fr).